

aucun signe de folie furieuse, on ne le relint pas dans son cahanon. Bientôt il put, comme les autres, aller dans les cours. Il considéra ce premier pas comme un achèvement vers la liberté, et la réparation de la monstrueuse injustice dont il était victime. Une fois en contact avec les infortunés qui l'entouraient, il se crut appelé par la Providence à leur porter quelques soulagements ; car il n'est pas, disait-il, de position dans le monde où le prêtre ne puisse être utile. Il étudia le caractère de chacun en particulier, causa, interrogea leurs goûts, sonda leurs pensées, consulta son expérience et son cœur, chercha et parvint à développer chez eux la portion d'intelligence qui n'était pas morte, et, avec de douces paroles, finit par faire croire aux plus insensés à l'espérance dans ce monde et à une vie meilleure dans l'autre. L'espérance, c'est la vie pour l'homme, ces hommes commencèrent à vivre ; l'espérance, c'est l'intelligence du bien-être à venir, ces hommes commencèrent à comprendre. C'était un beau spectacle que de voir dans cette immense cour tous ces fous rangés autour d'un seul homme, dont la voix les consolait sans cesse. Lui, le plus malheureux de tous, il savait trouver des mots qui allaient à leur cœur, des paroles qui frappaient leur intelligence, des récits qui les intéressaient en leur inspirant la résignation et le courage. Dès ce jour, Bicêtre ne compta plus de fous furieux dans la cour où était renfermé l'abbé Fournier. Soumis et résignés, ces infortunés lui obéissaient au moindre mot, au moindre signe. Toujours auprès de lui, l'entourant, le pressant, ils baisaient ses habits par un instinct dont ils ne se rendaient pas compte, l'appelaient leur père, leur sauveur, leur maître ; et cet homme qu'on avait mis là pour l'humilier et le punir, régnait sur les fous par son génie, sur ses gardiens, par sa résignation et son courage.

Il fallut deux années d'efforts incessants, de persévérance et de peines pour arriver à ce résultat, mais ce résultat il l'obtint.

Cependant ce changement survenu à Bicêtre devint l'objet de toutes les conversations à Paris. On avait longtemps ignoré ce qu'était devenu l'abbé Fournier ; on l'apprit tout à coup par l'aumônier de Bicêtre, qui admirant ce beau dévouement et cette patience sublime, cherchait à intéresser à son sort. Ses anciens auditeurs se réunirent et firent une première démarche auprès de Fouché. Celui-ci, craignant qu'on n'allât jusqu'au premier Consul, et ne voulant pas que l'abbé lui échappât, prétendit qu'il avait été réellement fou, mais qu'en effet, sur des rapports récents, il le croyait guéri, et qu'il allait rendre sa captivité moins sévère, et le mettre dans une prison d'Etat. En effet, deux jours après, l'abbé Fournier quitta Bicêtre au grand regret de tous les fous qui avaient su retrouver leur raison, pour pleurer son départ, et fut secrètement dirigé sur Turin. Mais la prison d'Etat fut celle des forçats, au milieu desquels on le confondit de nouveau, l'obligeant encore à se revêtir du costume et à suivre la règle de la maison.

L'abbé Fournier, tout en regrettant les fous, moins corrompus et plus dociles sans doute que les criminels qui l'entouraient, accepta ces nouvelles douleurs ; et, toujours fidèle à son système, travailla à moraliser et à convertir les forçats, comme il avait travaillé à rendre les fous presque raisonnables. Il eut plus de peine sans doute, à venir à bout de ses nouveaux compagnons, quoique cette fois du moins il s'adressât à des hommes qui pouvaient le comprendre ; pourtant il finit par recueillir le fruit de son zèle, car partout où le prêtre prêche la pitié et l'espérance dans la miséricorde divine, il est sûr d'être écouté. Ces grands coupables, auxquels il ne demandait que le repentir, et qui ressentaient déjà le remords que Dieu envoie à tous les hommes, ces criminels, qui, pour la première fois entendaient un langage si indulgent, ouvrirent bientôt à de meilleurs sentiments leurs cœurs, au fouds desquels ce nouvel apôtre avait fait vibrer la corde sensible. Il comprenait leurs faiblesses et leurs crimes, allait au-devant des aveux les plus sinistres, et au lieu d'effrayer par la menace de punitions terribles, promettait le pardon au véritable repentir. Il s'offrait lui-même en exemple de patience et de résignation, ne demandant ni représailles ni vengeance, et mettant en Dieu sa confiance tout entière. Enfin, ce fut encore la puissance de sa parole qui rendit ces hommes à la bonne voie et à la religion. Dans peu il y eut moins de larmes, moins de douleurs dans ce lieu d'infamie ; la chaîne parut moins lourde aux forçats, ils étaient consolés, ils devinrent meilleurs, remplirent avec zèle leurs devoirs de religion, et ce fut encore au bout de deux ans d'une horrible captivité que l'abbé Fournier finit par obtenir ce qui n'a pas d'exemple dans un bague.

Un jour, deux princes de l'Eglise, qui s'étaient arrêtés à Turin, en revenant d'Italie, entendirent le cantique français du père Bridaine : *Hélas ! quelle douleur*, chanté harmonieusement dans le toinain par plusieurs voix d'hommes. Surpris d'entendre un pareil chant dans cette ville, ils demandèrent d'où il provenait, on s'empressa de leur répondre que c'étaient les forçats qui, à certaines heures, chantaient des cantiques français. Leur surprise augmenta à cette réponse, et curieux de voir par eux-mêmes, et d'apprécier ces hommes, ils se rendirent à la prison. Ils pénétrèrent dans la cour où ils virent tous les prisonniers rangés par ordre, et chantant les louanges de Dieu. Au milieu d'eux était un homme, revêtu de leur costume, qui les dépassait tous par sa haute taille et vers lequel tous les regards étaient tournés avec respect. Les deux prélats s'arrêtèrent pour contempler ce spectacle, mais le prisonnier qui dominait tous les autres les ayant aperçus, fixa ses regards vers eux, resta un moment immobile, dans une contemplation muette ; puis, s'élançant rapidement, courut se prosterner à leurs pieds, et s'adressant à l'un d'eux, n'eut que la force de dire d'une voix étouffée par l'émotion la plus vive :

Monseigneur, monseigneur ! L'archevêque surpris, le releva, et l'ayant envisagé à son tour, s'écria : Vous, vous ici ! Et au milieu des larmes qui inondèrent soudainement son visage, il l'attira dans ses bras et le pressa sur son cœur.

C'était monseigneur de La Tour-du-Pin, ancien archevêque d'Auch, qui venait de reconnaître son grand vicaire. L'autre prélat était le cardinal Fesch, oncle de l'empereur Napoléon.

À cette vue, les forçats ayant cessé leurs chants, firent éclater leur joie, et se précipitant tous à genoux, demandèrent la bénédiction des deux archevêques.

Ces deux prélats entraînent l'abbé Fournier dans l'appartement du directeur de la maison, et là, ils lui firent raconter toutes les circonstances de ses deux captivités, et tout ce qui s'était passé entre lui et le ministre de la police. Ces deux hommes regardaient avec admiration celui qui, depuis quatre ans gémissant injustement dans les prisons sans se plaindre, et qui avait eu la force d'exercer toujours son saint ministère et le honneur d'arriver à de si beaux résultats. Le cardinal, furieux contre Fouché, jurait de le faire punir par l'Empereur, et monseigneur de La Tour-du-Pin qui, malgré son grand âge, revenait d'Italie pour être évêque de Troyes, disait qu'il n'accepterait pas cet évêché que l'abbé Fournier n'obtint la réparation de si cruels traitements.

Grâce à l'intervention des deux prélats, la captivité de l'abbé Fournier devint moins dure dès ce jour. On lui donna une chambre, des livres et un peu de liberté dans la maison. Il n'en usa que pour apporter plus de soulagement à ses compagnons d'infortune, et continua de leur donner tous ses soins.

Pendant le cardinal Fesch et l'évêque de Troyes étaient arrivés à Paris. Leur premier soin en arrivant avait été de voir l'Empereur et de l'instruire de tout. L'Empereur avait oublié cette affaire, mais à mesure qu'on lui racontait tout ce qu'avait fait l'abbé Fournier dans les deux prisons où on l'avait mis, Napoléon à son tour comprenait tout ce qu'il y avait d'énergie dans la noble résignation de cet homme, ce qu'il y avait de génie dans cette tête. Il donna des ordres sur l'heure pour qu'il fût mis en liberté et conduit devant lui, et manda sur-le-champ le ministre de la police. Fouché arriva, empressé de se rendre aux ordres du maître, et Napoléon lui demanda compte, d'une voix sévère, de la captivité de l'abbé Fournier. Fouché répondit à tout sans se troubler, et rejeta sur les rapports qu'il prétendait avoir reçus sur le prisonnier la grande sévérité qu'il avait déployée ; mais comme l'Empereur insistait sur les motifs qui l'avaient fait mettre à Bicêtre parmi les fous, Fouché lui rappela les paroles qu'il avait dites : Cet homme est un fou. À cette réponse, Napoléon entra dans une de ces colères qui étaient heureusement très-rares chez lui, menaça le ministre de toute sa vengeance, et le congédia en lui disant que l'abbé Fournier lui indiquerait la peine qui lui serait infligée.

Quelques jours après, l'abbé Fournier arriva à Paris et fut conduit directement aux Tuileries suivant les ordres de l'Empereur. Celui-ci l'accueillit avec bonté et lui témoigna la plus profonde estime.

— Je ne chercherai pas à excuser, dit-il, ce qui s'est fait envers vous sous mon gouvernement ; mais je ferai tout ce qui sera en moi pour effacer le souvenir de ces souffrances. Je vous fais mon aumônier et vous nomme évêque de Montpellier. C'est au noble caractère que vous avez déployé, au courage, à la patience évangélique que vous avez montrée, que vous devez votre élévation. Le cardinal Fesch et M. l'évêque de Troyes, qui ne sont pas étrangers à ce qui vous arrive, vous poseront la mitre sur la tête.

L'abbé Fournier finissait à peine de remercier l'Empereur lorsqu'on annonça le ministre de la police. C'était une entrevue que Napoléon avait ménagée. Fouché, un moment interdit à l'aspect de l'abbé Fournier, se remit aussitôt et s'avançant vers l'Empereur, lui demanda ses ordres.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut parler en ce moment, dit Napoléon ; c'est à M. l'évêque de Montpellier.

— Monseigneur, dit Fouché, en s'inclinant devant lui.

— M. le duc, répondit l'évêque, je vous avais dit qu'un jour je serais le plus fort, car Dieu serait avec moi ; ce jour est arrivé ; mais je suis chrétien et j'oublie ; l'Empereur est tout-puissant et il pardonne.

Napoléon fit un signe de satisfaction et les congédia tous deux. Depuis cette époque, Fouché et l'évêque de Montpellier furent étrangers l'un à l'autre.

Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'à son sacre, l'abbé Fournier reprit ses prédications tant à Paris qu'à Lyon, à la demande du cardinal Fesch. Il brilla d'un nouvel éclat dans ces deux villes. On assure que malgré ses études sérieuses et la défiance de sa facilité à manier la parole, il oubliait souvent en chaire le sermon qu'il avait préparé, et se livrant alors à toute la fougue de son imagination, il changeait de sujet et improvisait de la manière la plus brillante.

Sacré évêque de Montpellier en 1806, il partit pour son diocèse, dont il ne s'absentait que pour faire son service auprès de l'Empereur. Celui-ci l'employa souvent dans les hautes questions du concordat, et l'évêque de Montpellier remplit toutes ces missions avec conscience et savoir. Plusieurs fois il ne fut pas d'accord avec Napoléon ; mais rien ne put lui faire fléchir sa conviction ou transiger avec sa conscience. La captivité du pape, pour laquelle il fit de très-vives remontrances à l'Empereur, le fit tomber dans sa disgrâce. Il la supporta avec le calme et la dignité d'un homme qui a rempli un devoir sacré : ce n'était pas celui qui s'était résigné si facilement à vivre au milieu